

avait dans son œuvre d'exagéré et de fougueux. Il a opéré à la manière des hommes qui souvent ne font le bien que parce qu'il ne leur est pas donné de faire tout ce qu'ils veulent.

Ce double travail de Ronsard, sur la langue, ne pouvait être continué par un seul; les deux tendances auxquelles il avait obéi étaient trop diverses pour ne pas se séparer bientôt. Personne n'accepta toute sa succession, mais chacun, y choisissant une part, se plaça sous l'inspiration antique ou suivit des traditions plus nationales et plus modernes. Les uns se déclarent pour ce qui est original, expressif, familier, les vieux mots, les mots empruntés aux patois; ils aiment et vantent tout cela et le regrettent s'ils n'ont pu le faire prévaloir. Les autres soutiennent tout ce qui est régulier, noble, un peu latin, les expressions générales et peu usitées, et par cela moins énergiques et moins précises.

Etienne Pasquier, Henri Estienne veulent qu'avant tout on sauve les plus précieux débris de l'ancienne langue: « Je veux que celui qui désire reluire pardessus les autres en sa langue ne se fie tant en son bel esprit qu'il ne recueille et des modernes et des anciens toutes les belles fleurs qu'il pensera duire à l'illustration de sa langue.... Je souhaite qu'il lise et un roman de la rose et un maître Alain Chartier et un Claude de Seissel. Non pas pour nous rendre antiques (d'autant que je suis d'avis qu'il faut fuir cela comme un banc ou escueil en pleine mer) ains pour les transplanter entre nous, ny plus ny moins que le bon jardinier, sauvageon ou vieux arbre, ente des greffes nouveaux, qui rapportent des fruits souefs (1). » « Aussi sembloit-il à mon père, dit Nicolas Pasquier, qu'il estoit plus beau à un François d'écrire en sa langue que grécianiser, latiniser, ou asservir sa plume sous une

(1) Etienne Pasquier : livre II, lettre XII.